

**ALTERITE DOULOUREUSE: LE MARRONNAGE UNE QUÊTE IDENTITAIRE DANS  
L'ŒUVRE DE PATRICK CHAMOISEAU**

**Elena Sofica Sevastre, PhD Student, "Ștefan cel Mare" University of Suceava**

*Abstract: When dealing with a Caribbean writer, we should always take into account the history attached to this insular area. Caribbean literature, sometimes confusing, but surprisingly rich introduces us to a universe populated by simple people whose common points are poverty, misery and a little glorious ancestral heritage, but who are gifted with an inner "force". Many times the Caribbean writers such as: Rafael Confiant, Edouard Glissant, Simone Schwarz-Bart, or Patrick Chamoiseau, affect the marronnage as the main theme in their works. It is seen as a natural desire of the characters, slaves on huge plantations, to seize the freedom which was refused to them. Through this article we are going to follow in the footsteps of the maroon from *L'esclave vieil home et le molosse*, in his quest for freedom, which becomes the identity-search of an entire community.*

**Keywords:** *Patrick Chamoiseau, identity, Caribbean culture, diversity, marronnage.*

Quand on aborde l'écriture d'un écrivain antillais, comme Patrick Chamoiseau, il faut toujours tenir compte de l'histoire qui est rattachée à cet espace insulaire. La littérature antillaise, parfois déroutante mais d'une richesse surprenante nous introduit dans un univers peuplé de gens simples dont le point commun est la pauvreté, la misère et un héritage ancestral peu glorieux, mais qui sont à la fois, doués d'une « force » innée. Maintes fois les écrivains antillais tels: Rafaël Confiant, Edouard Glissant, Simone Schwarz-Bart ou Patrick Chamoiseau, touchent le marronnage comme thème principal dans leurs œuvres. Celui-ci est vu comme un désir naturel des personnages de s'emparer d'une liberté qui leur était bannie par les colonisateurs.

A partir d'une lecture ponctuelle du roman *L'esclave vieil homme et le molosse* de Patrick Chamoiseau, nous allons suivre les traces du marron l'esclave vieil homme, dans sa recherche de la liberté qui se traduit dans la quête identitaire de toute une collectivité, par une réflexion sur la « Malédiction » qui, selon Elena-Brandusa Steiciuc, « a profondément marqué l'imaginaire antillais ».<sup>1</sup>

Mais d'abord essayons de préciser le terme *marron*. Qu'est-ce que le « marron » ? L'origine du mot <sup>2</sup> se trouve dans le terme caraïbe *mar(r)on* « sauvage » (d'un animal, d'une plante), issu par aphérèse de l'espagnol *cimarrón* « élevé, montagnard » qui signifiait « fuir, s'échapper ». Ce terme a été emprunté aux Arawaks, les anciens habitants des îles, et il désignait d'abord les animaux domestiques qui devenaient sauvages. En français, le mot s'étendit d'abord aux engagés qui fuyaient les conditions dures de travaux. A partir du XVIIe siècle, le terme désigne également les esclaves fugitifs des plantations.

Dès les premières années de la traite, les colonialistes ont dû faire face aux révoltes des esclaves qui prenaient diverses formes de résistances: empoisonnement, suicide, refus du travail, fuite ou refus d'avoir des enfants. Le marronnage était l'un des modes de résistance

<sup>1</sup> Elena-Brandusa Steiciuc, *Horizons et identités francophones*, Editura Universitatii din Suceava, 2006, p. 204.

<sup>2</sup> cf. *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*, tome 2, Paris, 2006, p. 2148.

que les esclaves adoptaient pour échapper à toutes les atrocités et aux mauvaises conditions de vie qu'ils subissaient sur les plantations. A ce sujet, Nelly Rajaonarivelo considère que le marronnage peut se concevoir comme l'acte primordial de résistance qui peut fonder tous les autres<sup>3</sup>.

Patrick Chamoiseau est un écrivain francophone, né en 1953 en Martinique. Auteur de romans, de contes, d'essais, théoricien de la créolité, il a également écrit pour le théâtre et le cinéma. Le prix Goncourt lui a été décerné en 1992 pour son chef-d'œuvre *Texaco*.

Soucieux de reconstruire une identité culturelle antillaise, Chamoiseau se forge une écriture basée sur l'exploration du passé. Dès ses premiers récits, l'auteur touche le thème de la condition de l'esclave sur les plantations des colons. Dans son imaginaire, l'esclave est le symbole de la survie, de la résistance et du refus d'abdiquer devant les oppressions imposées par les colonisateurs. L'auteur entraîne son marron dans un processus d'appropriation d'un espace et d'un monde qui lui garantit l'acquisition d'une culture et d'une identité propres.

Dans le récit *L'esclave vieil homme et le molosse*, paru en 1997, Patrick Chamoiseau propose une forme particulière de réflexion autour de l'histoire et de la culture antillaises. L'auteur nous invite ainsi à suivre un conte magnifique « du temps de l'esclavage » dans lequel la figure d'un « vieux-nègre sans histoires ni gros-saut, ni manière à spectacle »<sup>4</sup> domine le récit. Nous suivons l'histoire de cet esclave vieil homme sur la plantation et dans les bois de l'île dès le jour où il cède à la « décharge<sup>5</sup> » et décide de prendre la fuite. Son histoire est peu connue par les autres esclaves et il semble avoir toujours vécu sur l'Habitation ou le vieil esclave « il y a blanchit sa vie<sup>6</sup> ».

Son âge nous est méconnu, ni même « les plus ridés n'avaient souvenance de son jour de naissance »<sup>7</sup>. Pareille aux contes habituels, la figure centrale du héros reste entourée par une aura de mystère. Ignorant son lieu de naissance, son arrivée sur la plantation, l'esclave vieil est le symbole de tout être opprimé. Travaillant avec soumission dans la sucrerie de son maître, « l'antique esclave » fascine et fait travailler l'imaginaire des autres esclaves de la propriété qui lui attribue des « pouvoirs et des forces ». Il ne participe pas aux manifestations collectives dont usaient les autres esclaves après les dures journées de labeur qui « y exorcisaient leur propre mort par des rythmes et des danses, et des contes, et des luttes »<sup>8</sup>. Vieux, seul en proie à ses décharges, pour le vieil esclave le fil de la vie paraissait avoir été égaré depuis longtemps: « on ne lui a jamais rien reproché. Il n'a jamais rien quemandé à quiconque. Il répond à un nom dérisoire octroyé par le Maître. Le sien, le vrai, devenu inutile, s'est perdu sans qu'il ait eu le sentiment de l'avoir oublié »<sup>9</sup>. Cet homme vit une déportation

<sup>3</sup> Nelly Rajaonarivelo, « Représentations du marronnage dans deux récits fictifs d'esclaves fugitifs antillais (Cuba, Martinique) : l'homme, le chien et la nature », *Cahiers d'études romanes*, 22 | 2010, p.267-285.

<sup>4</sup> Patrick Chamoiseau, *L'esclave vieil homme et le molosse*, Paris, Gallimard, 1997, p. 17.

<sup>5</sup> Par ce terme, Chamoiseau nomme les différentes formes de résistance des esclaves : « la décharge : c'était une mauvaise qualité de pulsion vomie d'un endroit oublié, une fièvre fondamentale, un sang caillé, un de-sursaut pas-bon, une hélée vibrante qui vous déraillait raide. [...] la décharge vous prenait à n'importe quel moment. On l'évoquait pour expliquer ces attaques désespérées que subissaient les commandeurs. Ces mains esclaves qui fiap s'accrochaient à leur gorge. Cette rachée de coutelas portée malgré le pistolet avec lequel ils terrassaient sans aucune chance ces insensés. La décharge vous précipitait surtout dans les bois, en une fuite éperdue. ». *op.cit.* pp.41-42.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p.22.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p.18.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 23.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 22.

intérieure, selon Samia Kassab Charfi<sup>10</sup>, car pour survivre sur la plantation, il s'arme d'une inertie minérale.

Alors que rien ne le laissait présager, l'esclave prend la fuite à l'arrivée du molosse que le maître a fait importer d'un pays lointain, d'on ne sait quelle « géhenne d'Europe ». Ayant connu aussi l'enfer de la traversée, la figure du molosse laisse une empreinte étrange sur le vieil esclave et la rencontre de celui-ci fut un moment de déroute pour le vieil homme :

*« Il retrouve dans le molosse la catastrophe qui l'habite. Une fureur sans pupilles, qui rue de loin. Ce chaos intérieur charrie des choses qui ne lui sont pas intimes. Il paraît possédé par d'autres présences que la sienne, mais son moi, son être lui-même, il ne le trouve nulle part, aucune vertèbre de mémoire, aucun paradigme constructeur, pièce nervure d'un temps où il a été quelque chose de distinct. Rien que ce bouillonnement de violences de dégoûts, de désirs d'impossibles : ce magma qui s'exalte dans l'Habitation et qui le constitue au plus vital de son nombril. Et le molosse est aussi comme cela. Mais dans l'impressionnante férocité de l'animal, cette catastrophe a pris convergence : elle s'est transformée en une foi aveugle capable de maîtriser ce trouble né du bateau. »<sup>11</sup>*

Selon Nelly Rajaonarivelo, le molosse a connu les mêmes traumatismes que l'esclave avant d'arriver sur l'île, et ce vécu commun construit une profonde complicité entre les deux, malgré l'affrontement postérieur forcé par le maître<sup>12</sup>.

En fait, dans le regard du monstre qu'il avait affronté à plusieurs reprises, le Vieil homme avait saisi les forces d'une résurrection. L'homme et la bête ne font qu'un seul être: « notre bougre va et vire autour du chien pour ces raisons obscures. Lui confronté aux chaos intérieurs, se voit dériver vers l'animal. Il n'a pas besoin de le regarder, le molosse vit en lui »<sup>13</sup>. Il semble qu'un certain lien se crée entre les deux. Si les autres esclaves sont terrorisés par ce monstre chargé de poursuivre et de tuer les esclaves qui auraient eu le courage de s'enfuir, le vieil esclave a l'audace de le confronter directement:

*« ...à chaque approche, l'esclave vieil homme sent le trouble le chavirer, et le chaos le submerger. Au plus près du grillage, il livre bataille aux forces qui l'habitent. Elles s'éveillent, s'aimantent, le dévastent bien plus encore. Décharges et charge! »<sup>14</sup>*

Dès l'arrivée du fauve, les décharges deviennent de plus en plus pressantes, de plus en plus terribles. Ainsi, la nuit précédant la fuite, l'esclave ressent non pas une « décharge mais une déflagration » :

*« ...son corps devient une proie convulsive. Une chaleur noie ses membres. Chaque objet de case suinte d'un sang tout enflammé, et la terre cirée du sol s'enflamme elle aussi. Il se voit environné de lueurs qui inscrivent dans l'air de minuscules orbes. Il combat ces cauchemars. On l'entend (qui l'entend ?) gémir. Puis râler comme de fièvre, mais nul ne s'en inquiète car les souffrances n'émeuvent plus personne »<sup>15</sup>.*

<sup>10</sup> Samia Kassab-Charfi, *Patrick Chamoiseau*, Paris, Gallimard, 2011, p.26

<sup>11</sup> Patrick Chamoiseau, *op. cit.*, p. 50.

<sup>12</sup> Nelly Rajaonarivelo, *op. cit.*, p. 270.

<sup>13</sup> *Patrick Chamoiseau, op. cit* p. 51.

<sup>14</sup> *Ibidem*, pp. 51-52.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p.55.

C'est le début de sa fuite vers un autre monde, vers une autre existence. Le pas « vibrant d'une sainte énergie », l'esclave plonge dans les hauts-bois, mais bientôt son absence se fera sentir et le maître lâchera le molosse à la poursuite du plus vieux, du plus docile des esclaves de la plantation, enfui dans la profondeur des Grands-bois. Ce n'est pas une fuite, mais une « course vers le point lumineux » qui « vrille en lui-même »<sup>16</sup>, une course intérieure vers ce « poinçon de lumière »<sup>17</sup> qu'il perçoit au plus profond de lui-même. C'est un voyage initiatique au cours duquel nous allons assister à la transformation du marron.

Quittant l'Habitation, le fil narratif du conte nous porte dans les abîmes des bois, dans ces lieux où « personne ne semblait les avoir foulés ». C'est dans cet univers sacré que Chamoiseau choisit de faire transformer son personnage. La forêt devient le lieu de la quête identitaire, le lieu de la métamorphose et de l'initiation dans lequel, « l'esclave vieil homme » devient « le vieil homme qui fut esclave » en retrouvant sa dignité dans sa liberté. La (re)naissance de l'être nouveau ne peut pas avoir lieu sans les douleurs de la délivrance et sans l'apprentissage de la douleur. Dans cette matrice sacrée du « sanctuaire » millénaire, « l'antique esclave » va prendre conscience de soi-même, il va prendre la parole de sa propre identité :

*« Les choses autour de lui étaient informes, mouvantes, comme exposées derrière une eau très claire, j'écarquillai les yeux pour mieux voir, et le monde naquit sans un voile de pudeur. Un total végétal d'un serein impérieux. Je. Les feuilles étaient nombreuses, vertes en manières infinies, ocre aussi, jaunes, marron, froissées, éclatantes, elles se livraient à de sacrés désordres. Je. Les lianes allaient chercher le sol pour s'emmêler encore, tenter souche, bourgeonner. Je pus lever les yeux et voir ces arbres qui m'avaient paru si effrayants dans leurs grands-robres nocturnes. Je pus les contempler enfin. »<sup>18</sup>*

Tout en considérant cette course dans le ventre maternel des Grands-bois, Marie-Christine Rochmann considère que le vieil homme « plonge dans l'aventure métaphysique d'un retour à la *materia prima* »<sup>19</sup> car son corps s'imprégné de toutes les humeurs, tous les odeurs, de l'humus millénaire, provoque une fusion avec la nature : « j'espérais me dissoudre dans cette âme végétale »<sup>20</sup>, avouait le vieil homme en se préparant pour la rencontre du molosse : « la décision de me battre réintroduisait certitudes et espoirs [...] la course en sens inverse exaltait ce désir en une rage de vaincre ». C'est là que les rôles inversent : le marron pourchassé devient « guerrier » chasseur et le chasseur devient proie.

Mais l'esclave n'est pas le seul à subir des transformations dans cet univers sacré : le molosse et son maître, ils vont aussi être métamorphosés et vers la fin de l'histoire nous découvrons un molosse adouci, apprivoisé qui devant sa proie, ce pauvre homme enfui, « se mit à le lécher. Il ne léchait pas du sang, ou de la chair, ou de la sueur de chair. Il ne prenait pièce goût. Il léchait. C'étaient l'unique geste qui lui était donné ».<sup>21</sup>

<sup>16</sup> *Ibidem*, p.65.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 64

<sup>18</sup> Patrick Chamoiseau, *op. cit.* p. 89

<sup>19</sup> Marie-Christine Rochmann, *L'esclave fugitif dans la littérature antillaise: sur la déclive du morne*, Paris, Karthala, 2012, p. 380.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 98.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p.137.

Quant à son maître, perdu dans la profondeur des bois, il connaît lui aussi les remords et les larmes:

« une tristesse accablait le maître. Il n'avait pas l'impression de revenir bredouille, d'avoir perdu un nègre ou de s'être fait moquer par un ingrat de marron. Il revenait chargé de quelque chose qu'il ne pouvait nommer. Sa fatigue avait disparu, la honte et la peur s'étaient dissipées. Les larmes avaient séché sur son visage mais surtout en lui –même. En lui, maintenant, s'ébrouaient d'autres espaces qu'il n'emprunterait peut-être jamais, mais que ses enfants, dans quelques générations, un jour sans doute, au plein éclat de leur pureté et leur force légitime- c'était à espérer- entreprendraient comme on aborde le premier doute. »<sup>22</sup>  
voilà la promesse inavouée d'une liberté future.

Par le roman *L'esclave vieil homme et le molosse*, Chamoiseau retrace l'histoire d'un peuple car il est le gardien du passé, le garant des souvenirs de l'identité perdus des esclaves. Créant l'image de l'esclave vieil homme qui marronne pour retrouver sa liberté mais surtout afin d'acquérir de nouveau sa culture et son identité, Chamoiseau crée le symbole de la résistance. A travers ce récit, il entraîne son marron dans un processus d'appropriation d'un espace et d'un monde qui lui garantissent la survivance d'une culture et d'une identité propres.

*Cet article a été financé par le projet «SOCERT. Société de la connaissance, dynamisme par la recherche», n° du contrat POSDRU/159/1.5/S/132406, cofinancé par le Fonds Social Européen, par le Programme Opérationnel Sectoriel pour le Développement des Ressources Humaines 2007-2013. Investir dans les Gens!"*

## Bibliographie

### Corpus

Chamoiseau, Patrick, *L'esclave vieil homme et le molosse*, Paris, Gallimard, 1997.

Kassab- Charfi, Samia, *Patrick Chamoiseau*, Paris, Gallimard, 2011.

Rajaonarivelo, Nelly, « Représentations du marronnage dans deux récits fictifs d'esclaves fugitifs antillais (Cuba, Martinique) : l'homme, le chien et la nature », *Cahiers d'études romanes*, 22 ,2010.

Rochmann, Marie-Christine, *L'esclave fugitif dans la littérature antillaise : sur la declive du morne*, Paris, Karthala, 2012.

Steiciuc, Elena-Brandusa, *Horizons et identités francophones*, Editura Universitatii din Suceava, 2006.

### Dictionnaire

*Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française* , tome 2, Paris, 2006

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 138.